



L'exil des regards

Sadok Hammami

► **To cite this version:**

| Sadok Hammami. L'exil des regards. les cahiers de médiologie, 1997, 1 (3). <sic_00114105>

HAL Id: sic_00114105

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00114105

Submitted on 22 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SADOK HAMMAMI

L'exil des regards

Jadis les Arabes ont reçu du ciel un don suprême qui en a fait une nation détentrice et messagère d'une parole exceptionnelle : le Coran. C'est pourquoi les adorateurs du passé lèvent aujourd'hui les yeux vers ce ciel et rêvent d'un nouveau miracle. Ils voudraient voir les Arabes de nouveau sensibles à cette parole céleste, afin que l'oublieuse nation retrouve sa splendeur. Mais dans ce ciel brillent maintenant mille et une images, reçues sur d'innombrables écrans, et l'Arabe est devenu un téléspectateur vorace. La télévision gît ici au cœur même de la vie sociale. Grâce aux antennes paraboliques, les images étrangères rivalisent avec les images locales, faisant de la télévision le lieu d'un nouveau rapport au monde et la matrice d'une métamorphose de la culture.

Jean-Michel
Turpin,
Alger, 1992
© GAMMA

Le néotraditionaliste et l'image : une insoupçonnable relation

Comment expliquer cette formidable appétence visuelle au moment même où fleurissent partout les minarets ? Les schémas qui considèrent la culture arabe comme tiraillée entre la modernité (occidentale) et la mémoire diraient qu'il s'agit encore une fois de cette opposition récurrente et évidente entre modernité et tradition.

En vérité il ne s'agit point de conflit entre le passé tel qu'il était et la modernité telle qu'elle est pratiquée par l'autre (l'Occident). La société arabe n'est pas coupée en deux régions : d'un côté des traditionalistes, insensibles à toute forme de modernité, de l'autre des modernistes, émerveillés par l'Occident et combattant pour son modèle civilisationnel. Parler ainsi de l'image et de sa dynamique dans la culture arabe, c'est s'interdire l'intelligibilité de la complexité culturelle de ces sociétés. C'est pourquoi nous ne qualifierons pas les nouvelles images de diaboliques ni de bénéfiques. Nous voudrions parler des images comprises dans leur milieu, loin des oppositions stériles.

Penser l'image dans la culture arabe est donc une entreprise périlleuse. L'image souffre d'un préjugé grave qui stipule l'interdit comme paradigme définissant sa condition historique et culturelle. L'iconoclasme de l'Islam nous obligerait ainsi à continuer à parler uniquement des peurs et des angoisses de la culture arabe.

Nous ne discuterons pas ici de la thèse de l'interdit, mais nous partirons de sa réfutation pour dire que la question de l'image dans la culture arabe contemporaine échappe à cette vision manichéenne et simplificatrice : l'image interdite/ l'image transgressée. Car cette image n'est pas seulement l'origine d'une angoisse identitaire mais elle est aussi le lieu d'une maîtrise singulière de la modernité.

Certe, l'image (occidentale notamment) est stigmatisée par les néotraditionalistes comme vecteur de corruption de la nation, un frein qui entrave son élan vers la réappropriation de son identité authentique. L'image serait alors préjudiciable à la nation parce qu'elle pourrait constituer un écran au déploiement libérateur de la parole fondatrice et purificatrice. En ce sens le discours négatif sur l'image était d'abord l'expression d'une crise territoriale qui caractérise la société arabe : altération des solidarités et des appartenances traditionnelles et transformation des lieux traditionnels de la sociabilité. Mais ceci ne doit pas nous cacher le fait que

l'image est aussi mobilisée dans une perspective de reculturation, plus difficile à cerner.

Les néotraditionalistes ne méprisent pas la technique. Il nous est sans doute utile de savoir qu'ils sont technophiles, en ce sens qu'ils pensent que les nouvelles technologies de communication sont extrêmement bénéfiques pour la prédication. La technophilie des néotraditionalistes n'est pas seulement intellectuelle, soit une ruse pour dire leur attachement à la modernité. Elle est surtout concrètement investie dans la mobilisation des différents vecteurs techniques pour la diffusion de leur appel pour la nation islamique. C'est pourquoi certains d'entre eux ne voudraient pas que les musulmans se détournent de la télévision où ils peuvent, partout où ils se trouvent, entendre l'appel à la prière, regarder les feuilletons historiques qui narrent la gloire du passé ou suivre les recommandations des représentants du savoir religieux.

Car le traditionaliste est rusé. Il sait que la diabolisation de l'image est nuisible à l'efficacité de sa prédication. Il choisit donc la négociation en triant minutieusement les différentes composantes de la civilisation occidentale pour choisir celles qui paraissent compatibles avec l'Islam comme il le voit. Sa préférence va donc à l'image accommodée à la norme " islamique ", et il invente divers procédés pour la dompter. La démarche du juriconsulte Youssef Qardhawi est sans doute celle qui reflète le plus la subtilité de l'attitude néotraditionaliste concernant l'image. Dans plusieurs de ses ouvrages, il consacre une part significative à l'image et à ses utilisations licites : quand regarder la télévision ? quand aller au cinéma ? comment orner d'images la maison musulmane ? etc. Attentif à la diffusion la plus large de ses fatawi-s (avis religieux) , Qardhawi a aussi opté pour la télévision par satellite, pour que sa parole soit entendue partout où il y a des musulmans connectés au réseau satellitaire. C'est ainsi qu'il a examiné la question de l'image au cours d'un programme télévisuel : « j'ai traité cette question, dit-il : la télévision est elle licite ou illicite ? lors de la première émission du programme *Enseignements de l'Islam* que j'anime sur la télévision du Qatar ».

Ainsi, le prédicateur, comme le prince, convoite fortement l'image, qui assure un accès efficace aux masses analphabètes. Dès lors partout où l'on ne peut lire, on peut voir le prédicateur prêcher et adorer la figure sublime du prince. C'est que l'image, comme toute la technique, est considérée ici comme neutre, dépourvue d'énergie propre. Seuls sont responsables ceux qui l'utilisent pour pervertir le genre humain par la corruption du regard et

de l'âme. Toute la rhétorique des intégristes sur le danger des antennes “ diaboliques ” procède de cette détermination à toujours désigner l'autre comme la source de toutes les faiblesses de la nation. Les anathèmes contre les images de l'autre ne servent en réalité qu'à faire des intégristes les seuls défenseurs légitimes de la nation contre ses ennemis supposés.

La cité “ islamique ” comme elle est rêvée par les néotraditionalistes tolère l'image à condition qu'elle soit apprivoisée et soumise à la législation de ceux qui connaissent “ la parole vraie ”. La bonne image comme elle est définie par le discours néotraditionaliste est ce lieu où le musulman continue à maintenir sa relation avec Dieu. Retenue dans la périphérie de la mosquée, ce lieu central d'où la parole irradie la cité entière, l'image peut être licite.

Cette manière de traiter l'image trouve parfois des interprétations concrètes originales. Dans ce sens, l'exemple saoudien démontre d'une manière significative qu'un usage bien particulier de l'antenne parabolique peut sauver un Etat “ traditionaliste ” des contradictions qui menacent de le ruiner. En Arabie saoudite où sont proscrites les salles de cinémas, l'antenne parabolique permet de confiner les images occidentales, impures et pernicieuses dans le foyer domestique. Extraites du réseau national fonctionnant selon les “ lois islamiques ”, ces images deviennent ainsi un lieu de liberté pour le téléspectateur. Pour l'autorité religieuse, qui peut devenir pragmatique pour mieux défendre ses intérêts, ces images sont considérées comme inexistantes, parce qu'elles sont regardées secrètement, loin de l'espace public. Il n'est plus surprenant alors que les télévisions arabes par satellite privées soient saoudiennes, diffusant de l'Europe, loin du territoire national ainsi préservé de toute souillure.

L'image bricolée ou les ruses du téléspectateur.

Cependant l'homme arabe ignore ces anathèmes contre l'image. Ainsi aucun foyer n'est resté à l'abri de la télévision, placée au coeur même de l'espace domestique. Si la cité arabe est toujours reconnaissable à son ambiance sonore — appels à la prière et récitation du Coran qui lui procure ce que Jacques Berque appelle une “ solidarité auditive — elle est aujourd'hui marquée par la floraison des ces antennes paraboliques qui parsèment les toits des maisons et des immeubles. La présence massive de ces antennes désigne une dynamique sociale singulière autour de l'image. L'homme arabe ordinaire a ainsi fait de l'image le lieu où il brave la cen-

sure étatique et intégriste. A travers sa recherche incessante de toutes sortes d'images venues d'Occident ou du monde arabe, il signifie sa volonté de se libérer des interdits imposés au nom de la religion ou de l'identité. Il imagine alors maintes ruses et astuces pour se bricoler chaque jour davantage d'ouvertures sur le monde en fixant plus de paraboles partout où il le peut.

Il y a à peine une dizaine d'années, les téléspectateurs maghrébins, en particulier ceux qui ne disposaient pas de magnétoscopes, inventaient une technique primaire et peu efficace pour capter les chaînes européennes. Ils accrochaient alors un couscoussier, censé rendre possible la réception de ces chaînes. Aujourd'hui, le couscoussier s'est transformé en antenne parabolique, plus coûteuse mais assurément plus efficace. Le désir d'images signifie en vérité cette véritable rupture, partout constaté, entre société et médias. L'exil des regards, aggravé par l'antenne parabolique, exprime surtout un véritable rejet de la télévision nationale réservée comme un temple au service du prince unique et à son culte.

C'est pourquoi l'antenne parabolique ne peut constituer à présent un véritable danger pour des systèmes politiques pourtant foncièrement autoritaristes. Car si on les tolère c'est parce qu'elles divertissent le citoyen et l'informent peu sur sa propre réalité. Cependant plusieurs Etats réglementent de plus en plus la réception des antennes paraboliques et cherchent d'ores et déjà d'autres alternatives plus sécurisantes, comme le câble qui permet un contrôle rigoureux des flux de programmes et une censure efficace en amont.

L'autre image

Dans la culture arabe la question de l'image est intimement liée à celle de la parole. Leur relation se noue dans une région équivoque et obscure où modernité et tradition échangent des influences incessantes. L'image n'ouvre pas sur un monde neuf opposé à une tradition immuable, incarnée dans une parole archaïque étrangère au monde. Les images ne sont pas le vecteur de la puissance maléfique de l'Occident ou la source d'une déchéance identitaire. La complexité du rapport à l'image exprime la singularité des mutations qui traversent la culture arabe. Son intelligibilité est indissociable de la dynamique multiforme de la technique, qui charrie à la fois déterritorialisation et reterritorialisation. Car tout réseau technique est pris dans le réseau plus large de la culture.